

Le Canard
MONTREAL, 21 AVRIL, 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On se prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable sous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annouces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boite 325.

CAUSERIE

Le Cyprien de la Patrie est un vilain monsieur, et je ne regrette nullement de l'avoir un peu malmené quand l'occasion s'en est présentée.

Pour se venger, il commet l'action d'un lâche. Il me vole. Mais il ne perd rien pour attendre et je lui promets un de ces jours un râteau de ma façon. Quand je dis qu'il me vole, je n'invente rien, chers lecteurs, et si vous avez lu sa chronique de samedi dernier vous admettez que j'ai raison. Ne s'est-il pas permis de vous édifier sur le compte de Lisette ? Or Lisette est à moi, c'est une propriété et en vous parlant d'elle la semaine dernière, Cyprien m'a indignement volé. Sans lui je vous aurais fait voir aujourd'hui cette bonne Lisette se faisant trimbalier au sucre par des chemins défoncés. Vous l'auriez vue ravie en extase devant la neige bouleversée en oris-taux variés, les taches d'herbe qui souriaient au printemps et les petits des vaches qui y sautaient joyeux, et les morceaux de bois de longueur mêlés sur les remises et les ohions qui aboient sur le tas de copeaux et le corbeau qui, posté sur les débris de la route, s'envoia à son approche et se percho sur le piquet de la clôture défaits et beaucoup d'autres choses semblables. Je vous l'aurais même montrée après un souper ragoutant rôti tant des vers ou plutôt une petite poésie qu'elle a composés et qu'elle n'a pas pu soumettre à M. Martin, qui tourne si bien le sonnet ; et je vous assure que ce sont des vers et qui n'en sont pas piqués. Il y a bien quelques légers hiatus mais c'est un détail et cela ne nuit en aucune façon à la beauté de la chose. Le misérable Cyprien nous a privés vous et moi de toutes ces jouissances ; mais ce n'est que partie remise. Pour aujourd'hui je me contenterai de vous raconter une de mes bonnes vieilles histoires qui, je l'espère, ne manquera pas de vous amuser.

.

On organisait un jour un concert dans le but de venir en aide au curé de la paroisse qui voulait faire l'achat d'un orgue pour son église. M. Antoine le tabellion du village avait été chargé de l'organisation et c'était un homme important que M. Antoine. Il était à la fois marguillier en charge, secrétaire-trésorier, commissaire d'écoles et jouissait d'une grande influence dans la localité ; de plus il disait admirablement les vers et avait une fille charmante qui chantait la romance à ravir. Ce bon notaire était donc une acquisition précieuse pour le curé, il pouvait à lui seul faire les frais du concert, mais on ne voulait pas lui imposer une telle besogne.

Après avoir mûrement réfléchi on résolut de requérir les services de la fanfare du village voisin et le notaire fut prié de vouloir bien s'aboucher avec le directeur de cette fanfare et de conclure avec lui. Le lendemain de grand matin, M. Antoine se mit donc en route emmenant avec lui son plus jeune fils Achille, âgé de sept ans et qui était bien le gavroche le plus endiable qu'on pût imaginer. On arriva chez l'important directeur vers les onze heures et M. Antoine lui fit immédiatement la proposition que

l'on sait. Le directeur enchanté de trouver une occasion de faire entendre sa fanfare fut on ne peut plus oharmant, il sortit de ses tiroirs tout ce qu'il avait de musique et invita son visiteur à faire son choix. Celui-ci commençait à peine à feuilleter les cahiers que le musicien se rappela tout à coup qu'un de ses artistes était malade depuis quelques jours et pria M. Antoine de vouloir bien l'accompagner jusque là afin de voir si cet artiste serait en état de jouer le lendemain soir. M. Antoine y consentit et on partit laissant M. Achille en tête à tête avec les partitions. Le gamin n'ayant rien à faire se mit à examiner la musique. Il constata bien tôt que toutes ces notes étaient bien mal faites et bien mal placées.

« Je rougirais dit-il, d'avoir fait une besogne aussi sale et si j'étais à la place de ce copiste j'irais me cacher au fond d'un bois afin de me dérober à la vue des honnêtes gens. Mais je vous leur prouver que je puis travailler mieux que cela. » Et prenant une plume et de l'encre il se mit en frais de corriger les copies. S'apercevant qu'il y avait un grand nombre de mesures où il n'y avait rien d'écrit il se fit un devoir d'y mettre des notes superbes et il remplisit ainsi toutes les mesures de silence.

L'absence du notaire et du musicien dura assez longtemps, mais le gamin était tellement occupé qu'il ne s'aperçut pas de la longueur du temps. Il avait à peu près complété son œuvre quand il entendit des pas dans le jardin, il déposa sa plume à l'instant, reprit son siège et se tint dans la plus complète immobilité. Voulu en parler à son père une surprise agréable et ayant trop de modestie pour s'attirer les louanges qu'il croyait avoir méritées, il se garda bien de dévoiler ce qu'il venait de faire.

Le lendemain, jour fixé pour le concert, la salle du conseil était littéralement bondée de spectateurs venus de toutes les paroisses environnantes. Le curé ne se possédant pas de joie se frottait les mains avec fureur et sa figure était rayonnante. « Quelle recette superbe ! disait-il, au notaire, et combien je vous suis reconnaissant ! »

A huit heures précises le rideau se leva et Mlle. Antoine attaqua le premier morceau du programme. C'était une romance des plus sentimentales et la fanfare devant l'accompagner ou sourdine vû qu'on n'avait pu se procurer un piano convenable. Tout alla bien pendant les premières mesures, mais tout à coup au milieu d'un pianissimo, un terrible coup de tambour se fit entendre et vint en jeter l'effroi dans l'auditoire. On s'aperçut bientôt de la méprise et un immense éclat de rire ébranla toute la salle. La pauvre chanteuse toute interdite est obligée de s'arrêter, mais le directeur d'un coup d'oeil sévère à bientôt mis à l'ordre le malencontreux tambour et la jeune fille reprend courageusement sa romance.

Deux minutes après, on arrive au même endroit... boum ! nouveau coup de tambour aussi terrible que le premier. Cette fois la foule se tord de rire et la chanteuse en fureur laisse la scène en jurant n'y plus remonter.

Quand l'ordre se fut un peu rétabli on attaqua le second morceau : c'était l'ouverture de Zampa arrangée pour la fanfare. Dès les premières mesures ce fut un vacarme épouvantable. Cornets à pistons, trombones, flûtes, hautbois, bassons, cors, clarinettes, tambours, cymbales, triangles, reconstituèrent la scène de la fameuse tour de Babel et c'était à qui pousserait le cri le plus discordant. Au milieu de ce désarroi complet l'infortuné directeur ne savait plus où se fourrer quand un malin mit le comble à cette scène d'horreur en éteignant subitement les lumières. Ce fut alors une mélée générale et le

concert fut virtuellement terminé. Le pauvre curé dut remettre à chacun son argent et promit le lendemain par la voie des journaux une forte récompense à qui lui ferait découvrir l'infâme brigand qui avait ainsi altéré toutes les partitions.

Cet infâme brigand que vous connaissez, lecteurs, est aujourd'hui un de nos avocats les plus brillants et il ne peut s'empêcher de rire aux larmes quand il songe à la scène que je viens de vous raconter.

Pour finir : Un paysan est venu consulter un avocat au sujet d'un procès qu'il brûle d'intenter.

« Vous perdrez votre temps et votre argent, dit l'avocat. Vous avez cent fois tort. Un article du code vous condamne formellement. »

Le paysan saute sur sa chaise. « Il y a un article ; et où est-il, le gueseur ! »

« Tenez, le voici. » Profitant d'un moment où l'avocat tournait la tête, le paysan déchire la page indiquée, la roule en boule et la jette dans son gousset.

« Eh bien ! reprend l'avocat ; êtes-vous convaincu à présent ! »

« Dame ! puisque vous le dites, il faut bien que je vous croie, mon distingué monsieur. »

Il salue, et s'en va chez un autre avocat, lequel accepte la cause, la plaide et la perd.

Comme il traversait la salle des Pas-Perdus, au sortir de l'audience, il rencontra l'avocat no. 1, qui lui dit :

« Vous n'avez pas voulu vous en rapporter à moi, et voyez ce que vous y avez gagné. »

« J'ai perdu, c'est vrai, c'est bien étonnant. »

« Ce n'est pas étonnant du tout ; ne vous en a-t-il pas averti qu'un article vous condamnait ? »

« Eh ! c'est là précisément ce qui me confond. J'ai allumé ma pipe avec la page qui contenait ce malencontreux article. Comment les juges ont-ils fait pour le connaître ? »

CHRONIQUE

Il n'est guère aujourd'hui que les médecins qui fassent quelques affaires.

Et encore en dépit des efforts de tous les névropathes et névrosomanes le public retourne-t-il sept fois sa pièce de cent sous de sa poche, sa belle « thune » à l'effigie sympathique du roi Parapluie avant de la casser entre le médecin et le pharmacien.

Cependant les habiles qui auraient trouvé des truffes sur le radeau de la « Méduse » voient bien que le Commerce n'a plus qu'une voie, après avoir voulu spéculer inutilement sur la politique, c'est la thérapeutique.

Quand nous sommes insensibles à tout et que nous disons mélancoliquement comme la mère du bon Dunois : « Plus ne m'est rien ! Rien ne m'est plus ! » il est évident que nous craignons encore la maladie et la mort.

De là est né le commerce thérapeutique.

Je ne veux point parler des spécialités pharmaceutiques qui touchent de près ou de loin à l'art de guérir ni de la nomenclature des produits bizarres dont nos murailles sont couvertes.

Après l'épicerie médicale, le gymnase médical, voici venir la cordonnerie médicale qui « guérit avec sa chaussure les pieds les plus malades ». Un docteur en médecine est attaché à l'établissement et, selon les cas, vous ordonne la bottine de vernis ou de satin, ou encore le simple escarpin. Cent vingt-neuf guérisons y compris celles de Sa Sainteté Léon XIII et de madame Sarah Bernhardt recommandent l'excellent de la méthode.

Un de nos spirituels confrères de la « Halle aux Cuirs » en fait l'éloge.

.

Et le corset, cet instrument de torture, ennemi de toutes les libertés ? Le corset n'est plus dans le marasme. D'abord, il coûte beaucoup plus cher et puis, il est devenu un admirable appareil orthopédique qui a doté les femmes de quelques maladies nouvelles.

La chapellerie a créé nécessairement le chapeau hygiénique qui, semblable à la lance d'Achille, guérit les migraines qu'il donne. Il y a beau temps aussi que la flanelle, la bonne flanelle que nos honorables représentants s'entendent si bien à confectonner, il y a beau temps que la flanelle a fait alliance avec la faculté de médecine.

Il n'est pas jusqu'à la modeste feuille de papier, dont les fonctions humbles mais utiles, se dissimulent sous le nom de « serviette indispensable » qui n'ait été élevée à une mission thérapeutique.

.

Rien n'échappe aux bienfaiteurs de l'humanité souffrante qui s'emparent de l'enfant au jour de sa naissance en lui imposant un bibéron particulier, hygiénique, cela va sans se dire, qui favorise la dentition et la pousse des cheveux.

Plus tard viendront les pommades, les lotions et dentifrices, s'abritant toujours sous le bonnet de maître Purgon ; nos aliments et nos boissons seront toujours hygiéniques, nos vêtements hygiéniques ; et l'hygiène nous envahira tellement et si bien que la durée de la vie humaine en sera de plus en plus réduite.

Les médecins, dépositaires de la science d'Hippocrate et de Dioscorus, pourrissent se formaliser de la concurrence déloyale du commerce. A eux seuls le monde appartient, et vraiment il ferait beau de voir quelqu'un guérir ou mourir sans l'avis de la Faculté. Cependant commerce, médecine et pharmacie font bon ménage sous le caducée du dieu Mercure.

COUACS

Avec les Diamond Dyes on obtient vingt-quatre belles couleurs pour la soie, la laine, le coton, etc. etc. 10 cts. chacune. Un enfant peut s'en servir avec succès.

Il est rumeur qu'un musicien distingué de Montréal ajoute depuis quelque temps les trois invocations suivantes à sa prière du soir :

Sainte Albani priez pour nous.
Sainte Albani ayez pitié de nous.
Sainte Albani protégez nous.

UNE EXPERIENCE ENTRE SILLIE
J'étais malade et souffraite depuis si longtemps, j'avais occasionné tant de trouble et tant de dépenses à mon mari, tout le monde avait si peu l'air de favoir ce qui me faisait souffrir que j'étais complètement abattue et découragée. Dans cet état d'esprit, je me procurai une bouteille des Amers de Houblon et j'en fis usage sans en rien dire à ma famille. Je commençai bientôt à me sentir mieux et ma guérison allait si vite que mon mari et ma famille trouvaient cela étrange et suraaturel. Quand je leur en dis ce qui me causait tant de bien, ils s'écrièrent : Hourrah pour les Amers de Houblon ! Qu'ils soient longtemps prospères, car ils ont guéri notre mère et nous ont faits bien heureux. » La mère.

« Ma fille, c'est déplorable !... Je t'ai suivie des yeux pendant cette dernière danse. Tu ne vals pas en mesure ! »

« Ce n'est pas ma faute, maman. Le pianiste ne connaît pas son métier. »

« Non, non. Tu prendras des leçons de danse. Je ne veux pas qu'on puisse dire de Mlle Bigorneau qu'elle a mal tourné !... »

leurs pouvoirs aux nouvelles ; le soir du troisième et dernier jour de la fête, un grand repas officiel et diplomatique réunit toutes les principales fonctionnaires et les guerriers renommés. Tu es invité d'avance, mon cher enfant, à ce banquet solennel... Et bien !

« A ce banquet solennel, pour obéir aux sages coutumes de nos aïeux, les deux nouvelles reines mangent les deux anciennes ! »

Farandoul fit entendre une exclamation... Le Niam-Niam avait dit vrai !

« Cet usage est suivi depuis des siècles à Makalolo, poursuivit le grand prêtre avec solennité, et la nation s'en trouve bien ; depuis plus de mille ans, nos reines se sont ainsi mangées les unes les autres, ce qui fait que toute la sagesse de cinq cents reines se trouve condensée dans le corps des deux reines en exercice. Certaines n'ont pas régné cinq années entières, quand le peuple murmure et se montrait mécontent d'elles, ou lorsqu'une des deux reines de la réserve donnait des grandes marques de sagesse, on avançait l'époque du changement... admire, mon cher enfant, la sagesse de nos ancêtres ! Les vieilles coutumes ont du bon, c'est grâce à elles que les Makalolos vivent heureux et dans un état de civilisation très-avancé, comme tu l'as pu voir ! »

« Farandoul était atterré, le grand prêtre prit son silence pour de l'admiration. »

« Mais, dites-moi, s'écria-t-il enfin, vos deux reines blanches ont donc aussi mangé celles qui les avaient précédées sur le trône ? »

« Certainement, s'écria le grand prêtre offensé, puis-je t'ai dit que la sagesse de plus de cinq cents reines se trouvait concentrée dans leur esprit, elles ont mangé les deux précédentes, qui avaient mangé les deux autres, et ainsi de suite en remontant le cours des années ! »

« Elles ne m'en ont pourtant rien dit ! »

« C'est que, dans leur sagesse, elles n'ont pas jugé à propos de t'en parler. Va les voir, mon fils, et interroge leurs Majestés ! »

Farandoul s'abîma dans de profondes réflexions.

« C'est épouvantable ! se dit-il, quoi ! ces charmantes reines, la brune Caroline et la blonde Angéline, se sont livrées à l'anthropophagie ! Qui l'aurait cru ? Mais non, c'est impossible, elles ignorent le destin qui leur est réservé ! C'est à moi de les avertir et de les sauver ! allons ! »

Et il se dirigea vers l'appartement des reines. Pour se désonnuyer, les deux reines faisaient des armes avec des sabres mouchetés. Elles sautèrent au cou de Farandoul.

« Pardon, mesdames, dit-il avec gravité. J'ai des choses sérieuses à vous demander ! Vous m'avez raconté les fêtes de votre couronnement, mais vous ne m'avez pas parlé du grand banquet du troisième jour... »

« Ah ! les fêtes du sacre ? Vous verrez ça dans quelque temps ; quant au repas, c'est un des meilleurs de mon existence, répondit Angéline, Bréban ne confectionne pas de petits plats aussi succulents ! »

Farandoul fit un geste d'horreur.

« Rappelez vos souvenirs, voyons, Angéline, Caroline, qu'avez-vous mangé ce jour-là ? »

« Nous ne parlions pas alors la langue Makalolo assez couramment pour retenir le nom des plats, je sais seulement que c'est une chose particulière que l'on ne sert que dans les circonstances solennelles. Mais c'était exquis, n'est-ce pas, Caroline ? »

« Oh ! ma chère ! c'était savoureux ! »

Nouveau geste d'horreur de Farandoul.

(A continuer.)